

*Marianne Lederer*

Université Sorbonne Nouvelle (ESIT), Paris, France  
marleederer@orange.fr

## **La Théorie Interprétative de la Traduction – son influence dans le monde**

Mon exposé décrira tour à tour les deux domaines dans lesquelles la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT) s'est illustrée : la recherche, puis l'enseignement de l'interprétation et de la traduction, ces deux domaines, recherche et enseignement, étant d'ailleurs étroitement liés. Puis il fera un tour rapide dans les régions du monde où la TIT occupe dans ces deux domaines une place de choix, due en particulier à la traduction de ces ouvrages.

### **La recherche**

#### **Au début, une théorie de l'interprétation**

Danica Seleskovitch a posé les bases de la théorie. Avant de devenir interprète par obligation, pour gagner sa vie, elle envisageait une carrière universitaire et s'intéressait déjà aux mécanismes du langage et de la communication. L'interprétation, puis la traduction ont été pour elle des postes d'observation privilégiés de la communication humaine ; le sous-titre de son premier ouvrage, *Problèmes de langage et de communication* en 1968, et en 1975 le titre du second, *Langage, langues et mémoire*, le démontrent clairement.

Danica Seleskovitch a débuté en interprétation dans les missions de productivité organisées aux États-Unis dans le cadre du Plan Marshall (1950-1953). Il arrivait souvent, lorsqu'elle posait une question, par exemple pendant une visite d'usine, qu'on lui réponde : « N'essayez pas de comprendre, traduisez ! ». Or la pratique lui démontrait chaque jour qu'en l'absence de compréhension, il lui était tout simplement impossible de traduire. Lorsqu'elle comprenait ce qui se disait, les significations linguistiques lui livraient le vouloir-dire de l'orateur. C'était le sens compris qu'elle transmettait, et non la langue qui le lui avait apporté. D'où vient la constatation que, pour interpréter, il fallait joindre à une bonne connaissance des langues, certes nécessaire mais non suffisante, des connaissances extralinguistiques, et la certitude renouvelée d'un sens délié des significations linguistiques, qui n'a trouvé chez elle son nom de déverbalisation qu'en 1976, mais dont la notion figure déjà dans son premier ouvrage de 1968.

C'est à partir de ces premières étincelles qu'elle et, un peu plus tard, ses disciples allaient développer la Théorie au cours des 30 années suivantes en posant les bases du processus de la traduction orale, mais également écrite :

Dès le départ, l'interprète (le traducteur oral) est au centre du modèle car, pour Seleskovitch, l'interprétation est une opération cognitive et non linguistique. C'est ce qui la différencie des théories linguistiques des années 1950 et 1960 qui traitaient essentiellement de comparatisme. La citation suivante tirée du volumineux ouvrage : *Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle*, paru en 2019 résume les apports de la TIT :

Parallèlement aux recherches en linguistique générale et contrastive, se développe à partir de la seconde moitié des années 1960 le courant pragmatique [...]. En France [...] Danica Seleskovitch publie en 1968 son premier ouvrage, *L'interprète dans les conférences internationales, problèmes de langage et de communication*. Elle inaugure ainsi une nouvelle approche de la traduction se fondant sur le processus de l'interprétation. [...] [L']apport majeur de la Théorie Interprétative de la Traduction développée essentiellement par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer à l'ESIT est d'avoir réorienté les recherches vers le processus de la traduction, avec en point de mire, le sens. Une fois définie « l'opération traduisante » comme acte de communication et aucunement comme mise en correspondance biunivoque de deux systèmes linguistiques, Seleskovitch distingue trois phases dans cette « opération traduisante » et forge le concept de « déverbalisation » [...].

L'idée principale de cette nouvelle théorie issue de l'interprétation de conférence, mais également appliquée à partir de 1978 à la traduction de textes écrits, est que le sens n'est pas lié au mot, qu'il existe une pensée non-verbale et par conséquent que la traduction comme processus n'est pas un mécanisme liant deux langues particulières [Banoun, Poulin *et al.* 2019 : 280-281].

Il a été reproché aux tenants de la TIT de s'être fondés sur des inductions simplement tirées de la pratique et ne pas avoir démontré leurs thèses scientifiquement, c'est-à-dire empiriquement. Pourtant, nous avons cherché et trouvé confirmation de nos idées pour la compréhension d'abord, pour la déverbalisation ensuite, dans les travaux en psycholinguistique, en sciences cognitives, en neuropsychologie<sup>1</sup>.

Le développement de la théorie est intimement liée à celui de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de l'Université Sorbonne Nouvelle, car la TIT va se développer à partir du moment où Seleskovitch commence à enseigner l'interprétation à l'ESIT, où elle peut mettre à l'épreuve sur les étudiants les premières ébauches de sa théorie.

Mais déjà en 1965, lors du premier colloque de l'AIIC<sup>2</sup> sur l'enseignement de l'interprétation de conférence, Seleskovitch expose son « modèle triangulaire de l'interprétation » :

Par la pointe du triangle passe le sens qui s'exprime spontanément car les formes originales devenues idées n'exercent plus leurs contraintes. Par la base, passe la traduction directe de langue à langue des concepts que ne modifie ni le contexte ni la situation et qui sont objets de savoir et non de compréhension [Seleskovitch et Lederer 1984/2014 : 249-250].

On trouve déjà là une première expression de la distinction qui sera faite plus tard entre correspondances de mots et équivalences de sens.

Le principe de base de la théorie est la triade compréhension – déverbalisation – reformulation, déjà annoncée dans l'ouvrage de 1968 de Seleskovitch, et répété en 1976 :

Le schéma explicatif que j'ai avancé à partir de mes observations pratiques est extrêmement simple : au lieu des deux éléments que pose toute théorie linguistique : la langue de départ et la langue d'arrivée, et de l'opération de

---

<sup>1</sup> On trouvera en bibliographie non seulement les principaux ouvrages de la TIT mais aussi, séparément, les auteurs dont les résultats nous ont confortés dans nos thèses.

<sup>2</sup> AIIC : Association Internationale des Interprètes de conférence.

transformation de l'une dans l'autre qu'elle postule, je vois trois éléments : le discours en langue X ; la saisie du sens hors langue de ce discours ; et la réexpression de ce sens dans la langue Y, et je postule que l'opération est de compréhension et de réexpression des idées et non de conversion des signes [Seleskovitch 1976/2014 : 88].

Voyons succinctement chacune de ces 3 phases.

## 1. La compréhension

On sait aujourd'hui que la compréhension des discours est fondée sur l'ajout à l'expression linguistique de connaissances préalables (Voir en bibliographie les travaux de Piaget, Kintsch, van Dijk, Le Ny, mais également de Sperber et Wilson, etc.). Ce n'était pas le cas au début des années 1970. La compréhension du sens d'un énoncé se construit par la fusion de ce qui, d'une part, se dégage de la langue actualisée par l'énoncé et de l'autre, est apporté par les connaissances pertinentes du récepteur. Toute compréhension, qu'il s'agisse de communication intralinguale ou interlinguale, fonctionne selon ce schéma...

La première constatation de la TIT a donc été que, pour comprendre plus que les mots du discours, l'interprète, comme quiconque, doit y ajouter des connaissances préalables (le bagage cognitif pertinent, selon notre terminologie).

## 2. La déverbalisation

La notion de déverbalisation, grande nouveauté en traductologie, allait à l'encontre des idées reçues à l'époque et a suscité pas mal de critiques, pour être en définitive acceptée par la plupart des traductologues et des traducteurs. « La notion de la dissociation de la pensée et de son expression verbale surprend ceux pour qui, dans un milieu unilingue, pensée et langage se sont toujours confondus » [Seleskovitch 1968 : 161]<sup>3</sup>.

Pourtant, c'est ainsi que fonctionne la mémoire ; les travaux de Piaget, Pinker et des neurologues Barbizet, Laplane et d'autres le confirment : tout ce que l'on a appris, lu, vécu, avant-hier, hier et aujourd'hui, s'inscrit dans la mémoire alors que les mots qui ont apporté l'information ont disparu.

<sup>3</sup> Remarquez qu'en 1968, Seleskovitch n'utilise pas encore le terme de déverbalisation.

L'interprétation serait impossible en l'absence de déverbalisation. Pour la traduction, c'est moins évident et donc plus difficile à accepter par les traducteurs, et pourtant si l'on utilise, plutôt que « déverbalisation », l'expression « dissociation des idiomes », ils seront d'accord pour dire que cette dissociation est indispensable à une traduction de qualité...

Voici un cas frappant de déverbalisation en interprétation : lors d'un colloque sur les énergies renouvelables, un représentant de collectivités locales qui s'oppose à l'implantation d'éoliennes à proximité de sa commune, s'écrie : *Windmills close to housing would not be tolerated* ; ce qu'une de mes collègues a interprété ainsi : « Personne n'accepterait d'avoir une éolienne au fond de son jardin ».

La composition de chacune de ces phrases est entièrement différente et pourtant, le sens saisi immédiatement est parfaitement rendu, alors qu'on ne retrouve qu'un seul mot de l'anglais, *windmills*...

On verra plus bas un exemple de traduction qui comporte aussi une déverbalisation assez frappante.

### 3. La reformulation

Qu'écrit Seleskovitch en 1968 à propos de la reformulation de l'interprète ?

Grâce à la disparition de la forme verbale qu'avait emprunté le message de l'orateur, apparaît à sa place une « pensée interprète » ; de la sorte, le message retourne à l'état de concept non formulé, analogue à celui dans lequel il se trouvait avant d'être exprimé par l'orateur, et il peut à nouveau être exprimé à la vitesse normale de la parole [Seleskovitch 1968 : 160],

mais, cette fois, dans les mots de l'interprète !

L'ouvrage de 1968 n'entre pas encore dans les détails. La reformulation sera approfondie par deux études empiriques, c'est-à-dire fondées à la fois sur une expérience professionnelle, sur un corpus d'interprétation et sur la participation d'interprètes volontaires. Ces ouvrages apportent trois contributions essentielles à l'étude de la reformulation en traduction (orale comme écrite).

#### a) Correspondances/équivalences

L'étude empirique [Seleskovitch 1975] des notes de consécutive prises par 13 interprètes a permis de dégager, outre le rôle de l'extralinguistique dans la compréhension, deux types distincts de traitement du discours original.

Dans un rendu déverbalisé, tous les interprètes ont noté tels quels les noms propres, les chiffres, les termes techniques, les énumérations.

Il s'agit là **du premier apport** à la description de la reformulation, que la théorie interprétative a plus tard distingué sous le nom de « correspondances de mots et d'équivalences de discours », dont les discours interprétés, mais aussi les traductions écrites, montrent toujours une alternance. Aux correspondances telles que détectées par Seleskovitch, nous avons ajouté ultérieurement ce que Georges Mounin [1963 : chapitre XII] a nommé les « universaux du langage » que l'on trouve dans toutes les langues sous forme de correspondances : la météorologie, les membres de la famille, les parties du corps, etc.

Quelle que soit la méthode appliquée par l'interprète ou le traducteur, « correspondances et équivalences sont intimement liées dans le processus de la traduction. Jamais les unes ne l'emportent intégralement sur les autres » [Lederer 1994 : 86 ; 2006 : 69].

De nombreux travaux, bien que tous ne soient pas publiés, en particulier des thèses de doctorat portant sur l'écrit et sur des langues très différentes associées au français, ont confirmé les résultats non seulement pour l'oral, mais également pour l'écrit.

#### b) Les unités de sens

Quant à mon étude de la simultanée, empirique elle-aussi [Lederer 1981], elle a mis en lumière les aspects cognitifs de la compréhension et leur résultat sur la reformulation. À l'examen seconde par seconde des enregistrements en temps réel des discours et de leur interprétation simultanée, j'ai détecté le rôle, dans la compréhension, de la mémoire immédiate [Miller 1956] :

La parole perçue est retenue en mémoire immédiate et s'associe à un savoir pertinent pour constituer une unité de sens ; celle-ci ne survit pas à la durée de la mémoire immédiate et ne laisse subsister que des traces abstraites dans la mémoire cognitive. Ces traces, ce sont les idées que l'on appréhende successivement dans le discours [Lederer 1976/2014 : 81].

J'ai ajouté plus tard :

Les unités de sens se succèdent en se chevauchant dans l'esprit de l'interprète de simultanée (pour produire le sens général), elles se transforment en

connaissances déverbalisées au fur et à mesure qu'elles s'intègrent en des unités plus vastes, en des idées plus conséquentes [Lederer 1994/2006 : 21].

On a là le **deuxième apport de la TIT** à la description de la reformulation en interprétation comme en traduction. Là encore, ces résultats sont extrapolables à la compréhension de tout discours. Des études sur la compréhension intralinguistique, ainsi que sur la lecture ont montré qu'à l'écrit, la compréhension se construit suivant le même modèle, par petites unités de sens qui s'agrègent les unes aux autres.

c) Explicite/implicite

Enfin, **troisième contribution** à l'explication de la reformulation : le phénomène que nous avons baptisé du nom, emprunté à la rhétorique, de « synecdoque », soit une partie pour le tout, pour désigner la partie explicite du discours, c'est-à-dire la langue qui véhicule le discours.

Vinay et Darbelnet avaient mis le doigt sur le phénomène dès l'introduction de leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* en comparant des panneaux routiers en France et au Canada, par exemple *slippery when wet* et « chaussée glissante » : ces auteurs ont bien remarqué que les langues n'expriment pas les mêmes choses de la même façon ; ils n'ont pas poussé plus loin leur raisonnement.

Or, ce n'est pas le lexique et la syntaxe qui importent lorsqu'on étudie la traduction, c'est le fait que les mots, les expressions et, de façon plus essentielle encore, les discours, n'expriment jamais qu'un trait caractéristique du référent, du concept ou de l'idée qu'ils désignent. Reprenons *slippery when wet* et « chaussée glissante ». En anglais « la chaussée » n'est pas mentionnée, en français, c'est l'humidité qui reste implicite, mais les automobilistes, de langue anglaise comme française, ne s'y trompent pas et ralentissent.

De nombreux chercheurs, à commencer par Nida, ont observé ce que les philosophes du langage appellent la « sous-détermination du langage » : *Explicit information is always completed in the mind of a competent receptor by that information which is implicit to reconstitute the total message* [Nida et Taber 1974 : 201].

Austin [1962], Ducrot [1972], Kerbrat-Orecchioni [1986] ont tous étudié le phénomène. Sperber et Wilson [1986] ont, eux, approfondi la notion d'« inférence », celle-ci étant toute proposition implicite que le destinataire peut déduire du contenu littéral d'un énoncé. Et l'on voit bien,

en comparant une traduction à son original, que l'explicite du locuteur est compris par le traducteur grâce à l'inférence qu'il fait de l'implicite du texte par l'adjonction de ses connaissances pertinentes ; ensuite le traducteur désignera à son tour par un explicite le tout qu'il a compris qu'enfin son lecteur complètera par ses propres connaissances pour comprendre le tout.

Voici une brève illustration de la façon dont l'explicite du texte est compris puis rendu sous un autre explicite par la traductrice : une phrase d'un chapitre de *Cannery Row* de Steinbeck, que j'ai déjà exploité ailleurs mais à d'autres fins. Au chapitre XIV on lit : *The old Chinaman comes out of the sea and flap-flaps across the street*, traduit par « le Chinois sort de l'océan et fait clapoter sa semelle... ». Hors contexte, l'explicite linguistique du texte anglais (*flap-flaps*) arrêterait le lecteur. Or, l'extrait renvoie ici à un passage en amont : dix chapitres auparavant, un vieux Chinois était décrit chaussé de *heavy shoes of which one sole was loose so that it slapped the ground when he walked*. *Flap-flaps* est donc l'explicite qui renvoie au bruit que fait cette semelle détachée. Ce souvenir, cette inférence, fait surgir chez la traductrice, hors de toute ressemblance avec l'anglais, la formulation : « le Chinois sort de l'océan et fait clapoter sa semelle ». D'où l'importance de ce que la TIT nomme « le contexte cognitif », c'est-à-dire le souvenir qu'a le lecteur (en l'occurrence la traductrice) de ce qu'il a lu précédemment au moment où il attaque le passage présent. Complétant l'explicite *flap-flaps* par l'implicite qu'il comporte, la traductrice explicite la semelle, explicitation nécessaire selon les normes du français, et trouve un équivalent stylistique à l'onomatopée *flap-flaps* avec le verbe « clapoter » ; mais elle n'estime pas nécessaire de rappeler à ses lecteurs que la semelle était détachée, les laissant l'inférer.

Le fait que toute formulation linguistique ne produise qu'un message incomplet tant que n'y est pas adjoint un implicite qui le fait apparaître dans sa totalité explique l'impossibilité d'une traduction littérale généralisée. Il est en outre un puissant argument en faveur de la déverbalisation prônée par la théorie interprétative.

Voici résumé l'apport, fondamental à mes yeux, de la TIT à la traductologie. Mais la recherche ne s'est pas arrêtée là.



## **D'une théorie de l'interprétation, on passe à la théorie interprétative de la traduction**

La création en 1976 d'un doctorat de traductologie a diversifié les sujets de recherche. Les études doctorales ont attiré à l'ESIT de nombreux étudiants du Canada, de Chine, de Corée, d'Afrique, d'Amérique Latine. Si les doctorants ont été initiés à la TIT, leurs travaux ont contribué à son enrichissement.

Les deux premières thèses soutenues en 1978 l'ont été l'une sur l'interprétation par Mariano Garcia-Landa sur *Les déviations délibérées de la littéralité en interprétation de conférence*, l'autre par Jean Delisle sur *L'analyse du discours comme méthode de traduction*. Cette dernière revêt une importance particulière, car c'est elle qui a convaincu Seleskovitch que la théorie qu'elle avait élaborée pour l'interprétation, était tout aussi valable pour la traduction que Delisle a appelée « pragmatique ».

Une dizaine d'année plus tard, la TIT s'est aussi ouverte à la traduction littéraire. En effet, dès 1990, Fortunato Israël établit que le traducteur qui vise à ce que la fonction du texte littéraire se réalise aussi dans sa traduction, ne cherche pas à transmettre la langue originale mais « repère dans l'idiome et la culture d'accueil les ressources propres à l'instauration d'un rapport sens-forme susceptible d'engendrer le même effet » [Israël 1990 : 41]. La percée d'Israël a été suivie par la rédaction de plusieurs thèses sur la traduction littéraire s'appuyant sur les acquis de la TIT.

Depuis 1978, plus de 70 thèses sur la traduction écrite (contre 12 pour l'interprétation) ont été soutenues. Elles ont porté sur des langues associées au français aussi diverses que l'anglais, l'allemand, l'arabe, le chinois, le coréen, l'espagnol, le grec, le norvégien, le portugais, le russe ainsi que des langues africaines, telles le chibemba ou l'ewondo, et enfin la langue des signes. Ces thèses ont vérifié la validité de la théorie interprétative de la traduction pour toutes sortes de textes, pragmatiques, techniques, juridiques, littéraires, non contemporains, audio-visuels, ainsi que pour l'interprétation en langue des signes.

La plupart de ces thèses ne connaissent qu'une diffusion limitée, mais elles sont représentatives de la dimension transdisciplinaire de la théorie, la recherche de complémentarités avec d'autres disciplines, telles la pragmatique du discours, la philosophie du langage, l'histoire, la narratologie et la sémiologie, les sciences cognitives, sans compter les théories du cinéma et

du théâtre. Une douzaine d'entre elles furent publiées entre 1980 et 2008. Elles figurent en bibliographie.

### **Après la recherche, l'enseignement**

J'en arrive au deuxième volet où la TIT a imposé sa marque, l'enseignement. Je cite à nouveau un passage de *l'Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle* :

Alors qu'au Canada avec Delisle (1980) ou encore en Allemagne, la didactique de la traduction fait l'objet d'études poussées, c'est rarement le cas en France. [...]. Seule l'ESIT s'efforce de donner une base théorique à l'enseignement (K. Déjean, F. Israël, E. Lavault). La méthodologie qui est peu à peu élaborée repose sur la Théorie interprétative de la traduction développée dans les années 1970. L'enseignement est fondé sur l'idée de l'indépendance relative du sens par rapport aux formes de départ et privilégie l'aspect cognitif du processus [Banoun, Poulin *et al.* 2019 : 228-229].

Il va de soi que l'enseignement de l'interprétation à l'ESIT ait été basé sur les trois étapes déjà citées : compréhension – déverbalisation – réexpression. Sous la direction de Seleskovitch, de nombreuses réunions pédagogiques ont permis aux interprètes enseignants de comprendre comment expliquer à leurs étudiants les raisons des principes pédagogiques qu'ils s'efforçaient de leur inculquer dans les cours, d'insister, entre autres, sur l'importance de distinguer entre la langue et le bagage cognitif qui l'accompagne toujours dans toute situation de communication. Ces réunions ont également défini la progression optimale de l'enseignement : enseigner d'abord la consécutive et ne commencer la simultanée que lorsque la méthode est bien assise. Pour la consécutive, ne pas débiter immédiatement par la prise de notes, mais par une série d'exercices uniquement oraux. La progression dans la difficulté des discours donnés à interpréter a également été précisée, etc.

Tous ces efforts ont abouti à la publication de la *Pédagogie raisonnée de l'interprétation* [Seleskovitch et Lederer 1989/2002], commandée par la Commission européenne à l'ESIT, commande qui a acté la reconnaissance de notre pédagogie, plus tard prise comme base lors de la création, au niveau européen, du Master européen d'interprétation de conférence.

Il faut dire que, au moment où Bruxelles ouvrait des négociations d'adhésion avec de nombreux pays, la Commission s'est inquiétée des besoins

en interprètes bien formés dans les langues des futurs pays membres. C'est ainsi qu'elle a confié à l'ESIT la formation d'interprètes à mesure des élargissements successifs de l'Union : formation d'interprètes danois en 1973, grecs en 1980, portugais en 1985, roumains au début des années 2000. Mais aussi formation d'interprètes polonais de la fin des années 1990 jusqu'en 2014. Plusieurs de ces diplômés polonais sont aujourd'hui fonctionnaires européens.

La méthode ESIT, appliquée au départ à l'enseignement de l'interprétation, a gagné la Section Traduction de l'École vers les années 1980, et des formations à la traduction nous ont également été demandées. L'ESIT a ainsi formé, envoyés par leur gouvernement, des Norvégiens de 1980 à 1990, des interprètes coréens pour les Jeux olympiques de 1988 en Corée, des interprètes et traducteurs chinois à partir de 1986 pendant de nombreuses années, et encore des Coréens, des Thaïlandais, des Africains, des Vietnamiens un peu plus tard, jusqu'à des interprètes afghans, les malheureux, en 2014. D'autres formations encore ont eu lieu ces vingt dernières années. Je vous épargne la liste des nombreuses formations de formateurs venant d'universités de toutes les régions du monde.

Imaginez la diversité des langues dans lesquelles sont enseignées la traduction et l'interprétation à l'ESIT : lors de la cérémonie du 40<sup>e</sup> anniversaire de celle-ci, qui s'est tenue en 1997 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, nous avons pu faire défiler, comme autant de lettres de l'alphabet, 26 étudiants provenant de pays dont la première lettre commençait par A pour Allemagne et, sans sauter une seule lettre, jusqu'à Z pour Zimbabwe.

L'ESIT ne s'est d'ailleurs pas contentée de former aux langues vocales : Seleskovitch était certaine que toutes les langues pouvaient être traduites en toutes, qu'elles soient vocales ou gestuelles. Sous sa direction, l'ESIT a ouvert une filière aux interprètes en Langue des Signes française, dont le Master jouit d'une excellente renommée.

Au fil des années, plusieurs de nos diplômés ont été nommés à la tête des Divisions d'interprétation ou de traduction de la FAO, l'OMS, l'OIT, l'OCDE, le FMI, la BERD, le SCIC de la Commission européenne... Lors de recrutement, ces chefs interprètes ou traducteurs jugent les candidats à l'aune des principes de la TIT.

## **La traduction des principaux ouvrages de la TIT**

Nos anciens diplômés, quel que soit le lieu où ils exercent aujourd'hui, continuent à faire vivre la méthode interprétative dans leur vie professionnelle et les jeunes docteurs, de retour dans leurs pays, ont disséminé la théorie en l'appliquant à leur enseignement et à leur recherche.

Cependant, la plupart de nos écrits, comme toutes les thèses soutenues à l'ESIT, ont été rédigés en français, et il faut hélas reconnaître que cette langue est en forte perte de vitesse. Comme l'écrit Lance Hewson dans le volumineux et très documenté ouvrage : *État des lieux de la traductologie dans le monde*, qui vient de sortir :

La langue de la recherche traductologique est désormais l'anglais. [...] Un modèle unique devient la norme, imposant son cadre conceptuel et ses contraintes. La richesse de la tradition académique d'autres langues et l'histoire qui les sous-tend sont progressivement gommées. Les concepts formulés en anglais occupent une position dominante, excluant des conceptions alternatives dans d'autres langues [Hewson 2022 : 36-37].

Cette triste constatation est valable pour le français, mais l'est très probablement aussi pour le polonais.

Quelques-uns seulement des articles des chercheurs se réclamant de la TIT ont été rédigés directement en anglais. Fort heureusement, la TIT peut faire fond sur la traduction. Les ouvrages majeurs de la théorie ont été traduits par d'anciens étudiants en anglais, arabe, chinois, coréen, espagnol, russe. Certains l'ont aussi été en persan, en serbe, en géorgien. On en trouvera le détail en annexe. Plusieurs articles de revue ont également été repris en anglais, chinois, espagnol ou turc.

## **L'influence de la Théorie Interprétative de la Traduction dans le monde**

Grace aux formations effectuées à l'ESIT mais aussi à travers ses ouvrages en français ou en traduction, la TIT est connue, reconnue, enseignée et fait l'objet de recherches dans des universités des pays suivants :

- En Afrique : au Cameroun, au Nigéria, en Afrique du Sud
- Au Maghreb, en Algérie et en Tunisie
- Au Proche et Moyen-Orient : au Liban, en Égypte, Jordanie, Arabie Saoudite
- En Asie : en Corée, Thaïlande, Vietnam et surtout en Chine

- En Amérique latine : essentiellement en Argentine

La TIT est donc non seulement connue mais aussi adoptée pour l'enseignement de l'interprétation et de la traduction dans une grande partie du monde, Afrique, Moyen-Orient, Asie, et ses ouvrages, en français ou en traduction, sont cités et utilisés dans l'enseignement et la recherche de nombreux pays.

Il faut reconnaître cependant que, dans ces différentes régions, les chercheurs formés en anglais, même s'il leur arrive de citer les traductions de nos ouvrages, se sont plutôt tournés vers d'autres théories ou modèles largement diffusés en anglais, tels la théorie fonctionnaliste ou les modèles d'effort.

*Quid* de l'Europe, me demandera-t-on peut-être. La question est pertinente. L'adage le dit bien : « nul n'est prophète en son pays », et j'élargirai l'adage à l'Europe. Alors qu'il y a encore 50 ans les Italiens et les Espagnols s'exprimaient et écrivaient en français, aujourd'hui, l'anglais prédomine en traductologie dans quasiment tous les pays et ce sont plutôt les théories diffusées en anglais qui sont enseignées et adoptées pour la recherche. En France, l'ISIT, l'autre École parisienne, applique les principes de la TIT à son enseignement, mais j'ignore quelle théorie est adoptée par les deux ou trois autres écoles françaises.

En France, il est fort regrettable (contrairement à nombre de pays européens et extra-européens), que la traductologie soit encore vue comme une partie (peu considérée) des sciences du langage ; qu'elle ne soit pas reconnue comme discipline à part entière décourage les étudiants français d'entreprendre une thèse dans le domaine, en l'absence de postes ciblés « traductologie » dans les universités françaises. C'est fort dommage, si l'on pense que, par comparaison, les étudiants étrangers, une fois leur doctorat ESIT en poche, savent qu'une place les attend à court ou à moyen terme dans les universités de leur pays.

## Conclusion

Les temps changent, la traductologie évolue ; la TIT est une théorie explicative ; d'autres approches, je pense entre autres aux modèles d'effort, ont approfondi certains aspects de son modèle. Aujourd'hui, les études empiriques avec d'un côté des statistiques et des graphiques, ou de l'autre le recours à des techniques médicales, telles l'électroencéphalographie ou la pupillométrie, sont en pleine expansion. Dans les sciences humaines,

d'autres voies se sont ouvertes vers la sociologie, l'idéologie, les études postcoloniales, les études de genre, toutes disciplines fort intéressantes en elles-mêmes mais qui, à mon sens, se servent à leurs propres fins de la traduction, plutôt qu'elles ne contribuent à enrichir la traductologie. « Cette profusion des approches, [...] interdisciplinarité sauvage incontrôlée et incontrôlable, à force de jeter des ponts, court le risque de l'éclatement et, partant, l'autodestruction » [Lane-Mercier 2009 : 156]. Espérons que nous n'en sommes pas encore tout à fait à ce stade...

Par définition, toute théorie invite la critique, et la Théorie Interprétative ne fait pas exception à la règle. Ces critiques, cependant, ne me semblent pas représenter une remise en cause globale de la TIT. Son apport, à mes yeux fondamental, est d'avoir insisté sur le processus de la traduction, et de l'avoir démonté pièce par pièce. Les nombreux travaux empiriques de ces dernières années y apportent sans doute certaines précisions. Mais je crois pouvoir dire que le tableau d'ensemble est bien ancré dans la réalité, actuelle et à venir.

Un dernier mot à propos du développement éclair des outils informatiques, de la traduction neuronale, de l'intelligence artificielle, qui commencent dès aujourd'hui à exiger des modifications parfois importantes au travail des traducteurs et aux programmes d'enseignement de la traduction et de l'interprétation. On peut néanmoins estimer que, même si le travail de traduction devait à plus ou moins long terme se limiter à la post-édition, les problèmes théoriques et pratiques de la traduction humaine continueront à se poser et à devoir être résolus.

## ANNEXE I

### **Traductions des ouvrages de la TIT par ordre de parution en français**

Seleskovitch, D. (1968, 5<sup>e</sup> éd. 2006), *L'interprète dans les conférences internationales. Problèmes de langage et de communication*, Minard Lettres Modernes, Paris. Traduit en :

- anglais par Dailey, S. and Mc Millan, E.N. (1978), *Interpreting for International Conferences*, Pen and Booth, Washington ;
- chinois par Sun Huishang : Maison d'Édition de Beijing, 1979 ;

- allemand par I. Haas : *Der Konferenzdolmetscher Sprache und Kommunikation*, Julius Groos Verlag, Heidelberg, 1988 ;
- serbe par L. et P. Novakovitch, Belgrade, Prevodilac, 1988 ;
- coréen par Jeong Ho-Jeong Séoul, Presses de l'Université Hankuk, 2002 ;
- japonais par Hiromi Ito-Bergerot, Tokyo, Kenkyusha, 2009.

Delisle, J. (1980), *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Editions de l'Université d'Ottawa, Ottawa. Traduit en :

- anglais par P. Logan et M. Creery, *Translation An Interpretive Approach*, University of Ottawa Press, 1988 ;
- espagnol par Georges Bastin, *Iniciación a la traducción. Enfoque interpretativo. Teoría y práctica*, Universidad Central de Venezuela, Caracas, 1997.

Seleskovitch, D. et Lederer, M. (1984, 5<sup>e</sup> éd. revue et corrigée 2014), *Interpréter pour Traduire*, Didier Érudition, Paris, puis Les Belles Lettres, Paris. Traduit en :

- chinois par Wang Jiarong et Shi Meizhen, Editions Enseignement du tourisme, Beijing, 1990 ;
- arabe par Fayza El Qasem, Organisation Arabe de Traduction, OAT Beyrouth, 2009 ;
- géorgien par Ketevan Djachy, Ena Cultura, Tbilissi, 2009.

Seleskovitch, D. et Lederer, M. (1989, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée 2002), *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Office des Publications des Communautés Européennes, Didier Éruditions, Luxembourg et Paris. Traduit en :

- anglais par Jacolyn Harmer, *A Systematic Approach to Teaching Interpretation*, R.I.D, Sylver Spring Maryland, 1995 ;
- chinois par Yan Suwei et Shao Wei, Pékin, 2005 ;
- serbe par L. et P. Novakovic, Belgrade, 2007.

Lederer, M. (1994, 2006), *La traduction aujourd'hui – le modèle interprétatif*, Hachette FLE, Paris, puis nouvelle édition revue et corrigée, Lettres Modernes Minard, Caen. Traduit en :

- chinois par Liu Heping, China Translation and Publishing Corporation, Beijing 2001 ;

- coréen par JON Sung-Gi, Presses de l'Université de Koryo, Séoul, 2001 ;
- anglais par N. Larché sous le titre *Translation, The Interpretive Model*, Manchester, St-Jerome, 2003 ;
- hongrois par Dominika Csizmadia, NKA, Budapest, 2006 ;
- russe par Elena Alexeeva et Natalya Fenenko, Presses de l'Université pédagogique d'Etat Herzen, Saint Pétersbourg, 2010 ;
- arabe par Fayza Elqasem, Organisation Arabe de Traduction, Beyrouth, 2012 ;
- géorgien par Ketevan Djachy, Mtsignobari, Tbilissi, 2013 ;
- espagnol par Beatriz Rodriguez, Buenos Ayres, EUDEBA, 2017 ;
- farsi par Fatemeh Tehrani, Maison d'édition Nashreghatreh, Téhéran, 2017.

Israël, F. (éd.) (2002), *Identité, altérité, équivalence ? La traduction comme relation*, Lettres Modernes Minard, Caen. Traduit en :

- coréen par Hyang Lee, Hyewon Pyeon et Kim Do-Hoon, Hankukmunhwasa, Séoul, 2004.

## ANNEXE II

### Thèses de doctorat publiées par ordre alphabétique des auteurs

- Bodrova-Gogenmos, T. (éd.) (2000), *La traductologie russe (théorie, pratique, enseignement) : ses apports, ses limites*, Septentrion, Lille.
- Delisle, J. (1980), *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Durieux, Ch. (1988), *Fondement didactique de la traduction technique*, Didier Érudition, Paris.
- Foz, Clara (1998), *Le Traducteur, l'Église et le Roi*, University of Ottawa Press, Ottawa.
- Henry, J. (éd.) (2003), *La Traduction des jeux de mots*, Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Hurtado Albir, A. (1990), *La Notion de fidélité en traduction*, Didier Érudition, Paris.



- Laplace, C. (1994), *Théorie du langage et théorie de la traduction : les concepts clefs de trois auteurs : Kade (Leipzig), Coseriu (Tübingen), Seleskovitch (Paris)*, Didier Érudition, Paris.
- Lavault, Élisabeth (1985, 2<sup>e</sup> éd. 1998), *Fonctions de la traduction en didactique des langues*, Didier Érudition, Paris.
- Pelage, J. (2001), *Éléments de traductologie juridique. Application aux langues romanes*, J. Pelage, Fontenay-sous-Bois.
- Plassard, F. (éd.) (2007), *Lire pour traduire*, Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Roux-Faucard, G. (2008), *Poétique du récit traduit*, Didier Érudition, Paris.
- Salama-Carr, M. (1990), *La Traduction à l'époque abbasside*, Didier Érudition, Paris.

## RÉFÉRENCES

### Auteurs cités dans le corps du texte

- Banoun, B., Poulin, I., Chevrel, Y. (éd.) (2019), *Histoire des traductions en langue française. XX<sup>e</sup> siècle (1914-2000)*, Éditions Verdier, Lagrasse.
- Hewson, L. (2022), « L'avenir incertain de la traductologie », dans : F. Lautel-Ribstein, O. Dorlin (éd.), *État des lieux de la traductologie dans le monde*, Classiques Garnier, Paris : 31-46, <https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13350-6.p.0031>.
- Israël, F. (1990), « Traduction littéraire et théorie du sens », dans : M. Lederer (ed.), *Études traductologiques en hommage à Danica Séleskovitch*, Lettres Modernes Minard, Paris : 29-43.
- Lane-Mercier, G. (2009), « Repenser les rapports entre la littérature comparée et la traductologie : prolégomènes au braconnage interdisciplinaire », *TTR*, 22 (2) : 151-182, <https://doi.org/10.7202/044828ar>.
- Lederer, M. (1976/2014), « Synecdoque et traduction », *Études de Linguistique Appliquée*, 24 : 13-41.
- Lederer, M. (1994/2006), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Hachette, Paris ; nouvelle édition, Lettres Modernes Minard, Paris.
- Lederer, M. (1981), *La traduction simultanée : fondements théoriques*, Lettres Modernes Minard, Paris.
- Mounin, G. (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.
- Nida, E., Taber, C. (1974), *The Theory and Practice of Translation*, Brill, Leiden.
- Seleskovitch, D. (1968/2006), *L'interprète dans les conférences internationales : problèmes de langage et de communication*, Lettres Modernes Minard, Paris.

- Seleskovitch, D. (1975), *Langage, Langues et Mémoire, Étude de la prise de notes en interprétation consécutive*, préface de J. Monnet, Lettres Modernes Minard, Paris.
- Seleskovitch, D. (1976/2014), « Traduire, de l'expérience aux concepts », *Études de Linguistique Appliquée*, 24 : 64–91.
- Seleskovitch, D., Lederer, M. (1984/2014), *Interpréter pour traduire*, Didier Érudition, Paris ; et Les Belles Lettres, Paris.
- Seleskovitch, D., Lederer, M. (1989/2002), *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*, Didier Érudition, Paris–Luxembourg.
- Vinay, J.P., Darbelnet, J. (1957), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Didier Erudition, Paris.

### **Auteurs de diverses disciplines dont les travaux confirment nos résultats**

- Anderson, J.R. (1976), *Language, Memory and Thought*, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, <https://doi.org/10.4324/9780203780954>.
- Austin, J.L. (1962), *How to Do Things with Words*, Clarendon Press, Oxford.
- Barbizet, J. (1966), *Études sur la mémoire*, deuxième série, L'expansion scientifique française, Paris.
- Barbizet, J. (1968), « Les bases neuro-anatomiques de la genèse de la signification dans le langage oral », dans : R. Husson, J. Barbizet, J. Cauhépé, P. Debray, P. Laget, A. Sauvageot, A. Soulairac, *Mécanismes cérébraux du langage oral et structure des langues*, Masson et Cie, Paris : 51-61.
- Baylon, C., Fabre, P. (1978), *La Sémantique*, Nathan, Paris.
- Borel-Maisonny, S. (1986), *Langage oral et écrit*, Delachaux et Niestlé, Paris.
- Coseriu, E. (1981), « Kontrastive Linguistik und Übersetzung: ihr Verhältnis zueinander », dans : W. Kühlwein, G. Thome, W. Wills (éd.), *Kontrastive Linguistik und Übersetzungswissenschaft*, Wilhelm Fink Verlag, München : 183-199.
- Ducrot, O. (1972), *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*, Hermann, Paris.
- Eco, U. (1992), *Les limites de l'interprétation*, trad. M. Bouzaher, Grasset, Paris.
- Fauconnier, G., Turner, M. (2002), *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexity*, Basic Books, New York.
- Fillmore, C.J. (1977), « Scenes and Frames Semantics », dans : A. Zampolli (éd.), *Linguistic Structures Processing*, North Holland Publishing Company, Amsterdam–New York–Oxford.
- Hörmann, H. (1978), *Meinen und Verstehen: Grundzüge einer psychologischen Semantik*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986), *L'implicite*, Armand Colin, Paris.

- Kintsch, W. (1998), *Comprehension: A Paradigm for Cognition*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Kusssmaul, P. (2005), « Translation through Visualization », *Meta*, 50 (2) : 378-391, <https://doi.org/10.7202/010943ar>.
- Ladmiral, J.R. (1986), « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique*, 12 : 33-42.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1980), *Metaphors We Live By*, University of Chicago Press, Chicago.
- Laplane, D. (1997), *La pensée d'outre-mots : la pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Institut Synthélabo, Le Plessis-Robinson.
- Miller, G.A. (1956), « The Magical Number Seven, Plus or Minus Two: Some Limits on Our Capacity for Processing Information », *Psychological Review*, 63 (2) : 81-97, <https://doi.org/10.1037/h0043158>.
- Mounin, G. (1963), *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.
- Piaget, J. (1967), *La psychologie de l'intelligence*, Armand Colin, Paris.
- Piaget, J. (1972), *Épistémologie des sciences de l'homme*, Gallimard, Paris.
- Pinker, S. (1994), *The Language Instinct: The New Science of Language and Mind*, Penguin Books, London.
- Pottier, B. (1992), *Sémantique générale*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Rastier, F. (1987), *Sémantique interprétative*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Riesbeck, Ch.K., Schank, R.C. (1978), « Comprehension by Computer: Expectation-based Analysis of Sentences in Context », dans : W.J.M. Levelt, G.B. Flores d'Arcais (éd.), *Studies in the Perception of Language*, John Wiley & Sons, Chichester–New York–Brisbane–Toronto : 247-294.
- Sartre, J.P. (1965), *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Paris.
- Slama-Cazacu, T. (1961), *Langage et contexte*, Mouton, Amsterdam.
- Smith, F. (1986), *Devenir lecteur*, Armand Colin, Paris.
- Sperber, D., Wilson, D. (1986), *Relevance: Communication and Cognition*, Basil Blackwell, Oxford.
- Valéry, P. (1965), « Poésie et pensée abstraite », dans : *Œuvres*, vol. 1, Gallimard, Paris : 1315-1316.
- van Dijk, T.A., Kintsch, W. (1983), *Strategies of Discourse Comprehension*, Academic Press, New York.
- Vygotski, L.S. (1997), *Pensée et langage*, trad. F. Sève, La Dispute, Paris.
- Weiskrantz, L. (éd.) (1988), *Thought without Language*, Clarendon Press, Oxford.
- Winograd, T. (1972), *Understanding Natural Language*, Academic Press, New York.

Winograd, T. (1983), *Language as a Cognitive Process*, vol. 1, Syntax, Addison-Wesley, Reading, Mass.

### RÉSUMÉ

L'histoire de la Théorie Interprétative de la Traduction (TIT), dont les débuts remontent à 1968, est intimement liée à Danica Seleskovitch. Sous son impulsion, la TIT s'est développée dans deux directions : recherche et enseignement. L'intérêt des chercheurs a porté sur le processus, étudié d'abord sur l'interprétation simultanée puis sur la traduction. Les recherches de la TIT, confirmées ensuite par la psycholinguistique et les sciences cognitives, ont subdivisé le processus de la traduction en trois étapes : compréhension – déverbalisation – réexpression, la déverbalisation représentant un départ important par rapport aux théories linguistiques d'alors ; elle est pourtant un mécanisme cognitif essentiel de toute communication.

Le doctorat en traductologie (1974) a élargi et enrichi les recherches sur de nombreuses paires de langues et divers genres de texte.

La pédagogie appliquée à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de l'Université Sorbonne Nouvelle fondée sur les principes de la TIT a été reconnue par la Commission européenne et prise pour base lors de la création du Master Européen d'interprétation de Conférence.

Les nombreux étudiants et docteurs étrangers ont diffusé dans le monde la TIT pour l'enseignement et la recherche. Ses ouvrages majeurs ont été traduits en plusieurs langues.

**Mots-clés :** Théorie Interprétative de la Traduction, interprétation, compréhension, déverbalisation, reformulation

### ABSTRACT

#### **Interpretive Theory of Translation – Its Influence in the World**

The history of the Interpretive Theory of Translation (ITT), which began in 1968, is closely linked to Danica Seleskovitch. Under her guidance, ITT developed in two directions: research and teaching. The researchers' interest focused on the process, studied first on conference interpretation

and later on translation. Their research, later validated by psycholinguistics and cognitive science, subdivided the translation process into three stages: comprehension – deverbalization – reexpression, with deverbalization representing a departure from the linguistic theories of the time. Deverbalization is, however, an essential cognitive mechanism of any intralingual communication.

The doctorate in translation studies (1974) broadened and enriched research on numerous language pairs and various text genres.

The pedagogy applied at the *École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs* (ESIT) based on the principles of ITT was recognized by the European Commission and used as the basis for the European Masters in Conference Interpreting.

ESIT's many foreign students and doctors spread the theory worldwide for teaching and research. ITT's major works have been translated into several languages.

**Keywords:** Interpretive Theory of Translation, interpreting, comprehension, deverbalization, reformulation